

Nationale Saint-Jean-Baptiste de vouloir bien réfléchir à ce que je viens de dire: je parle au nom de tous. C'est à elles qu'il appartient de travailler au bon fonctionnement d'une administration qui repose principalement sur elles. Nous...ne sommes pas difficiles, je vous assure, nous demandons simplement qu'on fasse son devoir et n'est-ce pas ce à quoi doivent tendre les membres d'une association bien organisée?

Puisque nous en sommes sur les réformes, pourquoi ne pas aborder un autre sujet qui ne s'approche guère de celui que je viens de traiter il est vrai, mais qui n'en a pas moins sa très grande utilité.

Toutes les femmes sérieuses ont accueilli avec bonheur l'annonce des cours de hautes études qui viennent de s'ouvrir chez les Dames de la Congrégation rue Sherbrooke. C'est une ère intellectuelle dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir, mais — qu'on me pardonne cette remarque — je ne vois pas sur le programme un cours qui a bien son importance, je crois; je veux parler de l'enseignement de la grammaire dans la syntaxe et le participe.

Les hommes d'affaires ne peuvent proclamer assez haut combien il leur est difficile de trouver des jeunes filles pour leur correspondance de bureau sachant parfaitement l'orthographe. Il serait temps de songer à cet inconvénient.

Vous le savez comme moi; il est des difficultés grammaticales qui valent bien certaines expériences chimiques ou certains thèmes latins. La connaissance de ces choses est certes très utile, je ne songe nullement à soutenir le contraire, mais combien est plus nécessaire encore celle de notre belle langue française dont les académiciens les plus experts n'ont pas encore pénétré tous les secrets. Je conçois que cela paraîsse très bien de savoir lire les classiques dans leur langue originale, seulement, ne nous lançons donc pas dans les langues mortes avant que d'avoir appris à se mouvoir dans les langues vivantes; ce sera

d'abord plus pratique de commencer ainsi, quitte à reprendre Horace et Virgile quand nous en saurons assez de l'organe harmonieux de nos pères et de notre mère-patrie.

TANTE NINETTE.

“La Chanson du Passant”

Mes dits ne sont, hélas! que des fagots de grève
Qui brûleront un soir pour quelque nautonnier;
Mais qu'importe! du moins la cendre de mon rêve
Ne seras pas entière enfouie au gravier.

Voilà le prélude harmonieux que fait à “La Chanson du Passant”, son auteur, M. Louis-Joseph Doucet de l'École Littéraire de Montréal.

Je ne saurais exprimer jusqu'à quel point ce début m'a charmée et avec quel empressement, je parcourus ce recueil de poésies canadiennes qui dote notre pays, d'un talent de plus.

Je connaissais son auteur. Plusieurs fois déjà “Le journal de Françoise” a eu l'heur d'offrir à ses abonnés des poésies inédites de M. Doucet; elles m'avaient donné la certitude d'un talent qui méritait l'attention.

“La Chanson du Passant” réalisera cet espoir. Cet ouvrage teinté d'archaïsme à la manière de son maître, Villon, donne au lecteur une sensation d'harmonie et de sensibilité profonde, et, lui affirme, en même temps, le don réel qu'a reçu son auteur.

Ces vers, pour la plupart desquels il a choisi la coupe classique de la ballade, révèlent l'âme vibrante qui les colore; certaines strophes, très simples, mais sincères et bien rythmées écrites au fil de la vie, semblent tout simplement jaillies du cœur du poète...

Je souhaite à l'auteur de “La Chanson du Passant”, dont les notes tristes ou gaies, cantilènent si agréablement la nature et les plus beaux sentiments, le succès auquel il a droit et qu'il mérite si bien.

◆ ◆ ◆

Le livre de M. Doucet m'a remis en l'esprit, plus fortement que jamais les difficultés contre les-

quelles, les littérateurs de notre pays, ont sans cesse à lutter s'ils veulent produire quelques œuvres.

Maxime Du Camp, dans ses intéressants Mémoires, écrit: “Sous toute sorte de gouvernements, le poète meurt à la peine... Le poète sans fortune, sans fonction et sans pension, qui ne pourrait faire que des odes, est infailliblement condamné à écrire de faim. Il n'a pas de place dans notre société; il y représente, cependant quelque chose. Quoi? Moins que rien: l'âme!”

Ce que Maxime du Camp écrit du poète, de l'homme de lettres, est vrai de tous les temps et de tous les pays.

Cependant, la France fait beaucoup pour ses littérateurs. Autrefois, elle leur octroyait des pensions; aujourd'hui, elle donne volontiers à ceux qui sont pauvres, des situations à l'emploi de son gouvernement.

Pourquoi nos gouvernants ne suivent-ils pas un si noble exemple? Sur cent positions accordées par le gouvernement fédéral ou local, trois, au moins devraient être occupées par des littérateurs — hommes et femmes. Le talent en prose ou en vers devrait être un titre et une considération suffisante à ces sortes d'emploi.

Quand une fois l'esprit est débarrassé du souci absorbant de la lutte pour la vie, avec quelle ardeur il peut se livrer à l'inspiration qui l'anime et le pousse à la création de belles choses. Ce n'est pas œuvre d'égoïste qu'il accomplit en écrivant, c'est œuvre humanitaire et patriotique.

De combien de douleurs, des chants, des paroles écrites ont adouci l'amertume! Combien de bonnes pensées, de désirs féconds en bienfaites réalités, les livres, les tableaux, les monuments ont-ils inspirés. Ah! les envolées superbes de l'âme oubliant les misères de la vie, que de belles pages les lui ont procurées!

Et un pays grandit, resplendit au loin et toujours vit d'un immortel éclat par sa littérature. Non-seule-